

# Le Monde

**« Ce n'est pas la métropole qui creuse les inégalités, elle les rassemble »**



La station de métro Châtelet-les-Halles, surchargée, un jour de grève sur le RER A.  
STÉPHANE DE SAKUTIN / AFP

**Martin Vanier, géographe et professeur à l'École d'urbanisme de Paris** introduira le colloque « Des villes durables, urbaines et pas chères ? » organisé par *Le Monde*, en partenariat avec l'Epifif (Etablissement public foncier d'Ile-de-France) le 10 décembre. Il démythifie quelques idées reçues sur les métropoles, accusées de creuser les inégalités sociales et considérées comme les lieux du mal-vivre.

2 décembre 2019

Disponible en ligne : [https://www.lemonde.fr/smart-cities/article/2019/12/02/ce-n-est-pas-la-metropole-qui-creuse-les-inegalites-elle-les-rassemble\\_6021310\\_4811534.html](https://www.lemonde.fr/smart-cities/article/2019/12/02/ce-n-est-pas-la-metropole-qui-creuse-les-inegalites-elle-les-rassemble_6021310_4811534.html)

## **La métropole est accusée de privilégier son attractivité économique en oubliant le bien-être de ses habitants. A tel point que 70 % des habitants du Grand Paris affirment qu'ils partiraient s'ils le pouvaient. Comment comprendre ce malaise dans la métropolisation ?**

La ville active contre la ville à vivre ? C'est une tension permanente dans l'histoire de la ville entre son utilité et son confort, quelle que soit l'époque. Rien de nouveau avec la métropolisation, qui génère à son tour sa part d'excès et sa part de progrès, de problèmes et de solutions. Ce qui est nouveau, ce sont les trajectoires très amples, qui font de la métropole elle-même un point et un moment de passage, dans la vie d'un ménage ou celle d'une entreprise.

Je ne connais pas la proportion des métropolitains franciliens qui « naissent, travaillent et meurent au pays », mais je pense qu'elle est devenue très faible ! On est métropolitain à un moment de sa vie et de sa trajectoire résidentielle et professionnelle, mais aussi urbain campagnard, habitant d'autres contextes urbains, dans différentes positions dans l'espace urbanisé, du très dense au peu dense. Il est donc assez normal d'entendre que les habitants du Grand Paris en sont conscients en annonçant qu'ils ne vont pas rester.

## **La métropole est un lieu de passage et son attractivité doit être jugée à cette aune, pas à celle du village provençal ?**

Oui, la « métropole des villages », c'est tout de même doublement mythique. D'abord parce qu'il faut aller voir, comme l'a fait l'anthropologue Pascal Dibie dans la durée, ce qu'est devenu ce fameux village qui serait l'idéal métropolitain. Et ensuite parce que la qualité des lieux et des ambiances de vie est une évidente exigence dans une ville, petite ou grande.

C'est quand même plutôt la qualité des liens qui fait la métropole : circulations, réseaux, relations, etc. Est-ce la figure du village qui rend compte de cela, avec son hyperproximité, son interconnaissance totale ? Je ne le crois pas. On serait là en pleine régression à l'égard de la réalité de la société contemporaine. Donc oui, la métropole, c'est un nœud dans un espace mobile, et on peut, on doit, exiger que ce soit un nœud de grande qualité pour tous ceux qui y vivent, mais c'est quand même sa nature que d'être un puissant nœud.

## **Le déficit migratoire est quand même très net dans la métropole parisienne. Les gens partent-ils de plus en plus ?**

Bien sûr les gens partent... et ils croisent ceux qui arrivent ! Il faut observer de près le solde migratoire par tranche d'âges. Il devient négatif de plus en plus tôt : on quittait jadis la région parisienne massivement vers 50 ans, maintenant c'est vers 30-35 ans. Et cet âge est beaucoup plus jeune encore pour d'autres métropoles en France ! Lille, 22 ans, Lyon, 25 ans : au-delà, il y a davantage de départs que d'arrivées.

Si on continue à estimer que la qualité d'un territoire ou d'une ville se mesure à sa capacité à retenir les gens, on se trompe de société. Ce qu'il faut mesurer, c'est l'intensité du turnover. Un solde migratoire positif avec très peu d'arrivées et très peu de départs, c'est un territoire mort ! En région parisienne, ça brasse énormément, y

compris pour accueillir massivement, puis expulser tout aussi massivement, et pas dans les mêmes conditions pour tout le monde ! Globalement le solde est négatif et c'est le croît naturel porté par les entrants jeunes qui fait la croissance nette de l'ensemble. Cette « mécanique » alimente la France entière.

### **Des économistes ou des géographes expliquent que la métropolisation elle-même crée des inégalités sociales nouvelles et de plus en plus fortes. Est-ce exact ?**

La métropole concentre les inégalités, les rend criantes, et de ce fait plus insupportables, avec des écarts plus forts qu'ailleurs. La richesse la plus opulente y côtoie la misère la plus dure. Mais ce n'est pas la métropole qui creuse les inégalités, elle les rassemble. Et s'il y a un endroit dans un pays où il y a plus de possibilités de s'en sortir, dans un monde d'inégalités, la métropole en fait plutôt partie, avec le cadre d'interventions publiques qu'elle offre, la plus forte circulation et même redistribution de la richesse, la densité de services publics, les opportunités d'emploi, etc.

Etre pauvre dans la ruralité, c'est accentuer l'isolement que la pauvreté signifie ; ça ne rend pas désirable le statut de pauvre dans la ville pour autant, mais, globalement, c'est plutôt là qu'il faut être pour avoir une chance de s'en sortir. C'est d'ailleurs historiquement dans les grandes villes qu'est née au XIX<sup>e</sup> siècle la « question sociale » comme exigence politique de répondre aux injustices sociales. A l'inverse, le ghetto, c'est quand la promesse urbaine est retirée d'une fraction de la ville.

### **Pourquoi la question de bien commun, qui concerne aussi bien la transition écologique que les inégalités sociales, grimpe-t-elle aussi fortement dans les métropoles ?**

Parce que la métropole est le front avancé de la société d'individus qui cherchent à reformuler des intérêts, des devoirs et des droits collectifs. C'est vital, si la métropole veut perdurer malgré les contradictions qu'elle a générées, même si elles sont à la mesure de l'émancipation qu'elle a incontestablement signifiée : soit on invente un autre modèle de développement, soit tout le monde perd. Pourquoi « bien commun » ? Parce que l'invention, aujourd'hui, ne peut être que collective. Cela nécessite des capacités, des aptitudes, des ressources personnelles inégalement réparties.

C'est cruel, mais ceux qui souffrent le plus ne sont pas dans la situation optimale pour imaginer et construire un monde nouveau. Ils doivent y contribuer aussi, mais les changements profonds viennent toujours par ceux qui peuvent faire valoir les ressources nécessaires à une transformation. Ils sont nombreux dans les métropoles. La notion de bien commun est devenue un enjeu majeur pour la ville. La vieille idée d'un intérêt général venant d'en haut sans que l'on sache très bien qui l'a dit, et au nom de quoi, a buggé. Cela n'est plus toléré, car ce n'est pas décidé par des gens qui, dans les métropoles particulièrement, ont besoin de savoir ce qui les lie.

**Jean-Pierre Gonguet**